

## *Préface*

*Né en 1944, à Ch'ungju, dans la province du Ch'ungch'ong, en Corée du Sud, Lee Hyeon-Joo est un ancien pasteur protestant, devenu aujourd'hui écrivain, auteur de textes pour la jeunesse, conférencier, enseignant...*

*Celui qui aime aussi s'appeler « Deux-Moi », traducteur de Gandhi, Tich Nath Hanh, Chögyam Trungpa, Rumi, concilie, dans son travail de penseur et d'écrivain, les religions et les philosophies religieuses de l'Orient et de l'Occident. Bouddhisme, christianisme, islam et taoïsme forment le soubassement de sa pensée, sans recherche de réduction des oppositions ou des contradictions.*

*Loin de construire une œuvre théorique, Lee Hyeon-Joo s'attache à penser le quotidien et à aider ceux qui le consultent ou l'entendent dans les salles de cours à vivre au plus près d'une conception religieuse de la vie qui ne se satisfait pas seulement de prier dieux et divinités.*

*C'est dans cette perspective d'une aide au quotidien qu'il a imaginé les dialogues de cet ouvrage. Le Maître et l'élève, personnages fictifs du présent livre, ne sont que les deux facettes du Moi, les acteurs d'une pensée bouillonnante, contradictoire, qui tente de saisir la réalité au-delà de tout dogme.*

*Au travers de ces dialogues, Lee Hyeon-Joo met en lumière les questions qui nous déchirent et nous meuvent, les contradictions qui nous paralysent, les pensées incertaines et les vérités fragiles. Il met autant en exergue ce besoin pressant de comprendre notre destin, que celui d'apaiser un ego source de malheur ou de mal-être.*

*Ce long dialogue illustre le débat permanent entre les différentes facettes de la personnalité, entre questions imprécises et foi inébranlable.*

*Lire Lee Hyeon-Joo, c'est tenter de trouver, au milieu de l'agitation d'une partie de nous-même, les réponses tranquilles de l'autre partie, construites dans l'expérience, d'où qu'elle soit.*

*Ce livre constitué de soixante-sept dialogues n'est pas fait pour être lu dans l'ordre, du début à la fin, mais plutôt pour être fréquenté, jour après jour, comme un ami, une ressource et, parfois, un refuge.*

Kim-de Crescenzo Hye-Gyeong  
Jean-Claude de Crescenzo.

## *Postface*

*Soyez prudents en entrant  
Soyez prudents en sortant.*

Cet ouvrage appartient sans conteste à la catégorie des « livres de sagesse ». Sa présence dans notre collection se justifie autant par ses qualités intrinsèques que par le fait qu'il rencontre un grand succès en Corée et que son auteur est considéré comme une sorte de sage moderne, non seulement par les lecteurs mais aussi par les instances culturelles. En cela, il est révélateur d'un mouvement de pensée profond, qui a son écho dans notre monde occidental. Nous voudrions tenter ici une rapide mise en perspective de l'œuvre dans son contexte coréen d'origine, mais aussi dans le contexte universaliste impliqué par son propos même, et enfin dans le cadre de cette collection qui ne se revendique pas pour rien des notions de « scènes coréennes » et d'Imago...

### *La religion aujourd'hui en Corée*

Loin de la *nuit obscure* des mystiques, il faut reconnaître que la présence des religions dans les nuits de la Corée post-moderne est extrêmement lumineuse, quand des myriades

de néons colorés ponctuent l'enchevêtrement urbain de leurs symboles électriques, et le voyageur a de quoi être un peu surpris par une présence si insistante, entre svastikas bouddhistes et croix chrétiennes, protestantes ou catholiques. En ce début de millénaire, les statistiques indiquent que plus de la moitié des Coréens se reconnaissent comme pratiquant une religion, répartis plus ou moins également entre un bon quart de bouddhistes et un petit quart de chrétiens, dont à peu près trois quarts de protestants pour un quart de catholiques. Ces chiffres sont la résultante d'un mouvement historique assez récent. En effet, l'essor actuel de ces trois religions « majeures » ne commence qu'en 1945, après la libération du joug japonais, et elle a accompagné la modernisation accélérée qui a fait accéder un pays du tiers monde au statut de puissance économique mondiale. Il faut savoir en effet que le bouddhisme, qui était la religion d'État du VII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle, avait été fortement ostracisé durant la longue domination politique néo-confucéenne de la dynastie Chosòn, qui ne s'achèvera qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle avec la colonisation japonaise. Quant au protestantisme et au catholicisme, leur pénétration tardive dans le Royaume Ermite n'aura pas été sans heurts ni sans violences.

Mais si l'on veut bien comprendre la fonction qu'occupent dans la Corée d'aujourd'hui ces deux grands axes religieux que sont bouddhisme et christianisme, il faut les inscrire dans un cadre plus large de croyances, et faire dans ce tableau leur place au confucianisme d'un côté et au chamanisme de l'autre. Il ne s'agit pas là de « religions » à proprement parler, plutôt d'une conception du monde, d'une manière à la fois extrêmement pragmatique et ordonnée de se confronter à la vie. Le confucianisme, au moins aussi ancien en Corée que le bouddhisme, et le chamanisme, qui leur est à tous bien antérieur, tiennent toujours aujourd'hui une place essentielle

dans le système coréen de rapport au monde, le monde des vivants comme celui des morts. Ce qui est sans doute le plus impressionnant dans les pratiques religieuses en Corée, c'est leur extrême plasticité. Évelyne Chérel-Riquier l'explique fort bien :

« Les données chiffrées ne traduisent pas un phénomène remarqué sur les appartenances religieuses en Corée, le phénomène de la multiple appartenance. Il existe ainsi une circulation d'une partie des adeptes entre les religions, ces adeptes pouvant avoir recours à plusieurs religions, successivement au cours de leur vie ou bien de façon concomitante. Les données chiffrées ne traduisent pas non plus un phénomène séculaire de perméabilité, d'emprunts d'une religion à une autre. C'est ainsi que le chamanisme, considéré comme étant la pratique religieuse la plus ancienne sur la péninsule et comme le creuset des croyances religieuses en Corée, a intégré dans son panthéon des divinités bouddhiques, sans oublier Confucius. Les temples bouddhiques ne sont pas non plus exempts de représentations issues du chamanisme<sup>1</sup>. »

Si l'on ajoute que le chamanisme est aussi capable d'intégrer des images du panthéon chrétien selon les besoins, que la Corée est le pays des cent mille chamanes, et que tout le système éducatif est par ailleurs profondément imprégné de confucianisme, cela donne une idée de la complexité des pratiques.

Pourtant, il ne faut pas sous-estimer les causes actuelles de l'essor des « trois religions ». Le néo-confucianisme, qui a dominé toute l'époque Chosòn, a été tenu pour responsable

1. Évelyne Chérel-Riquier, spécialiste des questions religieuses de la Corée contemporaine, enseigne à l'université de La Rochelle ; qu'elle soit ici remerciée pour ses remarques (texte inédit).

de son effondrement sous le joug japonais. Quant au chamanisme, trop coréen pour les Japonais, trop archaïque pour les modernistes, trop païen pour les religieux, trop magique pour les rationalistes, il n'aurait pas dû survivre à un XX<sup>e</sup> siècle aux mutations radicales, et s'il est parvenu à s'adapter à tout, même à l'urbanisation, il est aujourd'hui dans la position paradoxale d'être un genre qui s'exhibe sur les scènes internationales comme patrimoine culturel admiré, tout en demeurant une pratique commerciale locale un peu honteuse, plutôt cachée, toujours vivace. Face à la fragilisation de ces deux « autorités », le terrain était propice à la montée en puissance des deux grands modèles religieux, le bouddhiste d'un côté et le chrétien de l'autre, protestant ou catholique. C'est pourquoi Évelyne Chérel-Riquier ajoute :

« Malgré leur situation de concurrence et des disputes ponctuelles, les institutions des principales religions actuelles entretiennent généralement de bonnes relations. Depuis plusieurs années, ces institutions tentent de promouvoir le dialogue inter-religieux et c'est peut-être dans cette perspective qu'il faut comprendre l'intérêt suscité par les ouvrages de l'ancien pasteur Lee Hyeon-Joo. »

### *La tentation du syncrétisme*

« Deux pensées ont guidé ce travail d'écriture : *J'existe avant qu'Abraham soit né, et Tu es ton maître. Apprends de toi-même.* La première est de Jésus et la deuxième du Bouddha. »

Dès les premières lignes de son introduction, Lee Hyeon-Joo ouvre sa recherche comme on ouvre un espace, par un geste inaugural qui nous situe « entre », entre christianisme et boud-

dhisme, mais aussi entre religion et philosophie. Et c'est bien un espace de dialogue qui s'ouvre ainsi, avec le « je » et le « tu » des citations liminaires. Pas de dogmatisme, une ouverture, une recherche de soi. Pour nous autres Occidentaux, ce genre de texte semble avoir une résonance familière, évoquant au moins les années 60 et une recherche spirituelle censée répondre aux angoisses d'une société vécue comme outrageusement matérialiste et égoïste, où une certaine « sagesse » orientale plus ou moins paresseusement comprise tenait le rôle de contre-culture. Ce qui est intéressant ici, c'est la sorte de miroir que nous tend Lee Hyeon-Joo, où l'on peut contempler un reflet inversé dans lequel Jésus et saint Paul tiendraient le rôle usuellement dévolu à Bouddha ou à Lao-Tseu... Mais l'idée n'est pas ici de jouer une sagesse contre une autre, elle est bien de trouver une sagesse à la fois universelle et éternelle.

Si ce texte se veut avant tout un pur produit de son époque, écrit ici et maintenant, les champs qu'il traverse sont d'une immense étendue, il suffit d'un bref pointage des références majeures pour s'en rendre compte : l'Ancien Testament, les Évangiles, Bouddha, Lao-Tseu, la tradition Zen, Gandhi, la psychanalyse ou le chamanisme. Cette manière de mettre sur un même pied des traditions si éloignées est inhérente au genre même du livre de sagesse, dans sa volonté d'universalisme et son rejet de tout sectarisme doctrinal. Ici on travaille par inclusion, non par exclusion. Ce qui n'empêche pas de vivre avec son temps, et l'on trouvera tout au long de ces pages la trace de préoccupations politiques contemporaines, un certain antiaméricanisme, le rejet de la guerre en Irak, le renvoi dos à dos de Bush et de Ben Laden, des engagements écologiques et pacifistes qui ne nous sont pas inconnus en Occident. Ce mécanisme d'universalisation, on le voit bien aussi dans la manière dont Lee Hyeon-Joo, avec pragmatisme,

fait flèche de tout bois et utilise sans précaution particulière des sources qui peuvent parfois nous paraître, disons, un peu hétéroclites, mais qui n'en sont pas forcément moins efficaces, et qui participent d'un mouvement de syncrétisme culturel élargi.

Parmi ces autres références, on trouve des maîtres orientaux, comme son précurseur Dasòk qui a déjà tenté une synthèse du bouddhisme, du christianisme et du taoïsme, ou des maîtres tibétains ou vietnamiens contemporains<sup>1</sup>. On trouve également un groupe d'Anglo-Saxons, qu'il s'agisse du psychiatre (et *spiritual teacher*) David Hawkins, du Father John Dear, apôtre de la non-violence, ou du mouvement des *peace-makers*. Par ailleurs, le lecteur pourra être surpris de voir cités comme modèles de sagesse, au même titre que saint Paul ou le *Sutra du diamant*, les *best-sellers* autobiographiques de Martha Reck, de Dave Pelzer ou de Thomas Quasthoff, qui ont comme point commun d'apprendre comment surmonter les épreuves de la vie, abordant respectivement le drame des enfants trisomiques, martyrs, ou handicapés. Après tout, nous sommes dans la logique d'un syncrétisme culturel élargi et dans le cadre d'une littérature qui se veut de son temps : nul ésotérisme ici, il s'agit de toucher des lecteurs qui risquent d'être plus sensibles aux anges qui hantent ces « histoires vécues » qu'à la théologie subtile du docteur angélique, Thomas d'Aquin, également convoqué.

Lee Hyeon-Joo se veut ancré dans son temps et pose les questions au ras du quotidien, comme pourrait le faire n'importe lequel de ses lecteurs. Son procédé de dédoublement des voix lui permet de jouer le rôle de l'homme du commun à l'ouvrage, débattant avec lui-même, autant dire se débat-

1. Dont il se trouve être par ailleurs le traducteur en coréen.



tant avec la matière du monde, l'autre voix, celle du « maître », n'étant que le miroir où (se) réfléchir. L'espace ainsi ouvert est la scène où jouer cette pièce qui, pour n'être qu'un dialogue, n'en donne pas moins la parole à une infinité de personnages. En ce sens, le syncrétisme est aussi une mise en scène.

### *Double moi et triple détente : un texte*

Vu sous cet angle, nous avons affaire à une sorte de plongée un peu schizophrénique dans une conscience posée comme éclatée. Le pseudonyme de Lee Hyeon-Joo n'est-il pas Deux-Moi ? Comment le(s) distinguer ? Par défaut, dit-il, avec nos pauvres moyens du bord. Il apparaît que l'un des deux joue le maître. Et l'autre, alors ? Le disciple ? La dialectique du maître et du disciple ? À moins que ce ne soit celle, plus hégélienne, du maître et de l'esclave, de l'esclave de ses passions terrestres bien sûr, ce qui expliquerait au moins leur commune dépendance<sup>1</sup>. Grand-Père Hegel fait-il partie des voix d'esprits ancêtres qui descendent habiter la parole du chamane ? À moins que ce ne soit Rimbaud : *Je est un autre*, et le moi en position de dominance se partage sans prévenir entre Bouddha et Jésus, le lecteur jonglant pour s'y retrouver entre les références glissées dans le texte. Il peut même être les deux simultanément : *Quand je suis mort sur le mont du Calvaire, quand je suis mort dans le bosquet de Shalalys, mes pas se sont-ils arrêtés ?* Rien ne l'arrête, donc. Mais il faut bien qu'il y ait une troisième position, qui permette de passer de l'un à l'autre, donc de n'être ni l'un ni l'autre, mais alors,

1. Cette dépendance est de celle qu'entretiennent nuages et montagne dans le sous-titre original de ce livre : « Ce que demandent les nuages, ce que dit la montagne. »

qui ? C'est ce « tiers inclus » qu'il pose lorsqu'il rejette, dans son préambule, l'idée fatrasique du *channelling* néo-chamanique. En effet, si *mon corps est l'univers sans commencement ni fin*, quel besoin de creuser un *channel*, pour aller où ? Ce tiers inclus, c'est simple, c'est lui. Et l'autre, celui qui interroge ? Eh bien on l'a vu, c'est toujours lui, tout ce carnaval de masques sociaux, l'ami, le père, le mari, l'écrivain, le *coach*, la midinette, le protecteur des lombrics, celui qui se pose des cas de conscience pour une envie de pisser. C'est *lui aussi*. Et la relation spéculaire qui s'établit entre eux justifierait à elle seule la parution chez un éditeur si bien nommé « Imago » : ne voit-on pas s'esquisser à l'horizon du texte un « prototype inconscient du personnage qui oriente sélectivement la façon dont le sujet appréhende autrui<sup>1</sup> » ?

On fera crédit à Lee Hyeon-Joo de tirer en écrivain les ficelles de ses marionnettes. Et on s'interrogera sur la nature du pacte « polybiographique » que Lee Hyeon-Joo instaure avec son lecteur, dont l'effet un peu pervers n'est pas un des moindres charmes du livre. Et dont je peine ici à rendre l'agencement :

— C'est bien, tu t'en aperçois...

— Ah non ! On avait dit qu'on ne jouerait pas à ça !

— Je sais. Tu as peur que cela n'embrouille le lecteur. N'empêche, maintenant, comme ça, on comprend mieux que ce texte ait sa place dans une collection intitulée « Scènes coréennes » : c'est un petit théâtre.

— Soit, mais ne sommes-nous pas en train de faire les malins pour fuir une attirance un peu trouble envers ce genre de livres de sagesse ?

— Et que crains-tu ? Nos *scènes coréennes* sont à entendre en un sens large, celui de scènes imaginaires, comme en un

1. Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1971.

sens lointain, celui de scènes constitutives d'un certain rapport à la lecture. Un livre de sagesse a toujours un statut particulier, on le découvre très tôt, dès qu'on se frotte aux livres.

— Justement, ne peut-on en profiter pour tenter un autre mode de lecture, qui ruse avec le texte, en le doublant par l'intérieur, si j'ose dire, en pratiquant la lecture aléatoire, genre *yi king*, tu ouvres et tu lis le texte que le (non) hasard t'aura (non) attribué ?

— L'auteur lui-même la recommande. Ouvre ce livre quand tu en éprouves le besoin, et ne te force jamais si cela ne te vient pas. Laisse chaque récit venir à toi, accueille-le. Ne sois pas hypocrite avec toi-même.

— *Hypocrite lecteur mon semblable mon frère...*

— Je vois que tu te retranches à nouveau derrière le cynisme et les masques de l'intellectuel.

— *Je suis mystique au fond et je ne crois à rien...*

— Voilà, après Baudelaire, Flaubert. Que crois-tu cacher dans ces meules de foin culturelles ? Quelle aiguille piquant ta pensée occidentale ? Tiens, connais-tu la différence entre une aiguille bouddhiste et une aiguille chrétienne ?

— Non, maître, mais je sens que vous allez rester sans dire un mot et que votre réponse sera de me piquer les fesses, ou quelque chose comme ça ?

— Non, non. Une aiguille chrétienne, on se demande combien d'anges peuvent se tenir sur la pointe pour y danser. C'est byzantin, n'est-ce pas ?

— Et la bouddhiste ?

— Juste un koan. *Faire un saut périlleux sur la pointe d'une aiguille.*

— Les deux sont intéressants.

— Mais c'est la même aiguille.

— Bon. Cette sentence me semble, sinon concluante, au

moins conclusive ! Refermons doucement la porte de ce livre...

— À ce propos sais-tu, parmi les *kiu che y van*, la source des vers anciens, ces inscriptions qu'à l'époque, je te parle entre Hang et Tang, on gravait sur les objets d'utilité courante, laquelle on inscrivait sur les portes ?

— Non.

— Si.

*Soyez prudents en entrant  
Soyez prudents en sortant.*

Hervé Péjaudier.